

# LA ROSE BLANCHE.

## CHAPITRE I.

### DANS LES ALPES.

Vers les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, un soir de juin, une caravane de voyageurs, chevaux, mules et chariots, descendait une gorge des Alpes à l'un des difficiles passages qui aboutissaient à la vallée du Rhône.

Ce chemin plongeant entre deux hautes parois granitiques, allait s'arrondissant avec grâce devant les pèlerins, lorsque, à trois cents pas d'eux, la chute d'une avalanche vint le couper tout-à-coup. Il y avait là une vingtaine d'hommes de différents pays, composant à peu-près trois bandes. On s'était associé au pied de la montagne pour combattre avec plus de succès, en ce temps d'épreuves, les loups, les précipices, les brigands et l'imprévu.

A l'aspect de l'insurmontable obstacle ce fut dans toute la caravane une explosion de lamentations. Tandis que les plus ardents s'épuisaient en blasphèmes, les plus sages tinrent conseil et le retour fut rejeté à l'unanimité. Les chefs de la troupe firent dételer ou décharger les bêtes de somme et placèrent le camp sous la protection de deux sentinelles armées d'arbalètes et de longs couteaux, pour garantir la caravane d'une surprise en pleine nuit.

Bientôt quelques dormeurs s'éclipsèrent, mais le plus grand nombre, s'éclairant et se chauffant au brasier d'où jaillissaient des éclairs rouges et des nuages de fumée odorante, commencèrent à causer, d'abord avec défiance et de matières banales ; puis entraînés par l'intérêt de la curiosité, on en vint aux affaires du temps.

Un marchand de l'armée qui revenait du pays de Galles eut plus de succès que tous les autres conteurs. Il parla bataille comme eux, et fit la peinture du champ de carnage de Bosworth, où le Roi Richard III d'Angleterre avait perdu la vie.

Tandis qu'il parlait de ce règne encore palpitant dans tous les souvenirs, et que chacun ajoutait au récit une note, c'est-à-dire un crime, un reflet du brasier s'échappa jusqu'à la roche sous laquelle dormaient trois des voyageurs, formant bande à part. Alors on eut pu voir, si l'attention de tous n'eût été captivée ailleurs, le manteau d'un des dormeurs se dérouler lentement et une tête pâle et blonde se lever par degrés dans l'ombre.

Un visage doux et intelligent, aux yeux bleus noyés de molle langueur ; les traits purs de la race du Nord qui prélude toujours à la force par la grâce ; une bouche circonspecte par étude plus que par nature, car les lèvres en étaient rondes et vermeilles, pensée, souffrance, écrites sur un visage de dix-sept ans.

Le jeune homme s'assura que ses deux compagnons dormaient, il acheva de se soulever sur un coude, et, l'œil fixé vers le groupe des causeurs, il écouta.

Oh ! il écouta non des oreilles, non du regard, non de tout son corps mais de toute son âme.

Il s'était approché peu à peu sur les genoux sans savoir comment, sans sentir le sol humide, le caillou tranchant.

On racontait alors le plus hideux des crimes de Richard III, celui qui sans doute avait réveillé la foudre : le lâche assassinat des deux princes ses neveux, les enfants d'Edouard, dans la Tour de Londres.

Le narrateur disait naïvement la beauté de ces enfants, leur innocence, leur amitié, leurs jeux ; il décrivait l'horreur de cette chambre verrouillée, tout à coup envahie par la lueur d'une lune rouge, et les pas lourds des assassins, et les horribles coups de couteau sur ses petits corps si tendres, et les cris déchirants des victimes étouffées par les bourreaux.

Soudain le jeune homme, qui s'était levé tout à fait, hagard, défiguré, agita les bras, poussa un cri effrayant et alla tomber sans connaissance au milieu du groupe, en murmu-

rant des mots à peine compris des assistants, qui le relevèrent avec effroi.

Le cri du jeune homme et l'empressement tumultueux qui le suivit eurent bientôt mis sur pied les dormeurs qui croyaient à quelque alarme. Ses deux compagnons surtout accoururent avec de grands témoignages de douleur. Le plus âgé, un vieillard grisonnant et vêtu sordidement comme un juif d'Allemagne, souleva le corps dans ses bras, et répéta plusieurs fois avec désespoir :

—Pauvre jeune maître.. que lui ont-ils dit ?

Et précédé de l'autre, un vigoureux compagnon large d'épaules et bas de mine, qui ouvrait le chemin en écartant les curieux, il reporta le malade sur son lit de feuilles, rafraîchit son front avec de la neige fondue, lui prodiguant tous les soins qu'un père donnerait à son fils.

Cet épisode avait interrompu les causeries devant le foyer. Ces mots : " Que lui ont-ils dit ? " étonnaient et inquiétaient à la fois plusieurs des assistants. Le marchand de laine, surtout, ne voulut pas demeurer sous le coup de cette inculpation étrange ; il s'approcha d'un air à la fois bienveillant et formalisé.

De quoi donc souffre ce jeune homme ? demanda-t-il aux deux serviteurs.

Zébée, ainsi se nommait le plus âgé, allait répondre, quand un vigoureux " holà ! " des vedettes mit toute la caravane en emoi. Chacun saisit l'arquebuse ou la pique : les sentinelles signalaient l'approche d'une troupe assez nombreuse, que la prudence commandait de ne pas admettre sans contrôle préalable.

Zébée demeura près du jeune homme. Il ne paraissait pas un bien grand batailleur. Mais Jean, le compagnon trapu, dégaina martialement un énorme coutelas et se faufila dans l'avant garde désignée pour aller reconnaître les nouveaux venus.

Ceux-ci avaient aussi leurs éclaireurs, mais si bien montés et d'une tournure si militaire, avec un tel luxe d'armes et de cuirasses, que toute l'armée des pèlerins eût eu fort à faire pour soutenir seulement le premier choc de cette avant garde ennemie.

Un cavalier, plutôt armé pour la bataille que vêtu pour le voyage, et qui semblait avoir le commandement de la troupe, arriva sur le front de son avant-garde, et s'adressant aux sentinelles opposées avec un bref et provoquant dédain :

—Qu'est cela, dit-il en français, d'où vient ce bruit lugubre qui tout à l'heure a retenti sur nos têtes quand nous arrivions dans la gorge de la montagne ? N'est-ce point quelque voyageur que vous aurez surpris, dépouillé, étranglé !

—Seigneur cavalier, dit Zébée en s'approchant, notre jeune maître ne s'est ému et n'a crié que pour une cause frivole ; il a eu peur d'un conte effrayant, voilà tout.

—Comment d'un conte ? c'est, par Saint Georges, une belle et bonne histoire ! s'écria le marchand scandalisé ; et l'histoire royale encore... Un conte ! l'assassinat des fils du gracieux Roi Edouard IV... La scélératesse du tigre york, leur oncle un conte !—Vous êtes fou, mon brave homme, et je comprends pour ma part, qu'un enfant s'évanouisse au récit de férocités semblables !

A ces mots une dame richement vêtue de velours, de martre, s'avança vivement d'un seul bond d'une admirable haquenée andalouse qu'elle courbait sous elle. Son visage éclairé par la fuligieuse lueur des torches, pâlit d'une manière effrayante.

Les yeux du cavalier s'allumèrent comme deux fusées, puis il se tourna vivement et avec toutes les marques d'un respect craintif, vers sa noble maîtresse, palpitante encore de l'émotion que lui avaient causée ces dernières paroles.

—Excusez-le, madame, murmura-t-il ; il ignore devant qui sa bouche a si témérairement parlé.

La dame fixant sur le marchand un regard profond :

—Qui êtes-vous ? dit-elle avec une froide autorité.

—Thomas Brook, marchand de laine, madame.

—Et bien, master Brook, dit la dame en pur anglais, vous